

la marine royale. Quant à Jean Bart on lui octroyait de lettres de noblesse.

C'était à cette époque, la plus grande récompense qu'un homme du peuple put recevoir de la munificence royale.

Les messieurs Bart, comme avait dit Louis XIV, furent en ce moment le sujet de tous les entretiens à la cour et à la ville. Si Cornil fut resté plus longtemps à St. Germain, les grandes dames l'eussent bien vite civilisé. Elles voulurent toutes l'entendre raconter la dernière victoire de son père, et la princesse de Conti, après un entretien avec le jeune héros, lui présenta une fleur qu'elle tenait à la main et lui dit : — présentez cette fleur à votre père, et dites-lui de ma part de la mettre à sa couronne de lauriers.

Jean Bart, l'infatigable coureur, n'avait pas même attendu le retour de son fils pour savoir ce qu'on disait à la cour de sa dernière expédition. Certain que le roi devait être content, il était reparti au bout de quelques jours pour établir avec quatre vaisseaux une croisière sur les côtes d'Angleterre.

Il manqua, dans ces circonstances et sans le savoir, l'une des plus riches prises qui eussent à cette époque osé s'aventurer sur les mers.

Voici le fait.

Il vit partir d'Angleterre le paquebot qui faisait le service ordinaire de la Hollande, et se mit à sa poursuite. Il allait l'attendre à l'embouchure de la Meuse, quand le bâtiment poursuivi se jeta heureusement au milieu d'une flotte de vingt-quatre navires marchands, escortés par trois frégates, en tout quatre-vingt quatre canons.

Jean Bart dut s'arrêter pour prendre des mesures.

L'une des frégates vint résolument sur lui ; mais la mer était mauvaise, le vent violent, et la manœuvre s'opéra si mal, que la frégate fit eau par ses sabords et sombra. Une quinzaine de passagers seulement purent être recueillis par l'escadre française.

Jean Bart apprit que le bâtiment naufragé portait pour un million de lingots d'or et d'argent.

Le hardi capitaine, tout en regrettant ce million englouti, attaqua les deux autres frégates, qui résistèrent assez de temps pour permettre à la flotte marchande à au paquebot d'entrer dans la Meuse, et lui échappèrent ensuite en s'échouant à la côte.

Avec un homme aussi actif et aussi indomptable que Jean Bart, le commerce devenait désormais impossible sur la mer du nord. Le fier croiseur était roi de ces parages, et les plus gros navires ne suffisaient plus à protéger les cargaisons du commerce maritime de la Hollande. Les affaires étaient mortes ; les négociants se plaignaient ; il fallait à tout prix sortir d'une telle situation.

Pour en finir d'un seul coup avec leur terrible ennemi, l'Angleterre et la Hollande résolurent d'enfermer le corsaire dans le port de Dunkerque, de bloquer étroitement cette ville et d'en faire même le siège ; en détruisant Dunkerque, on anéantissait les escadres de course, on réduisait Jean Bart à l'inaction. En attendant le résultat final, le blocus donnerait aux négociants la liberté d'expédier ou de faire venir en sûreté leurs marchandises.

Le 4 août 1695, les deux nations envoyèrent huit vaisseaux de guerre au mouillage de Dunkerque, avec ordre de resserrer de plus en plus le blocus, et de bombarder le port et la ville.

Cette démonstration hostile des vaisseaux ennemis n'inquiéta d'abord que faiblement l'intendance de la ville ; mais on vit bientôt arriver plus de cent autres navires, qui se réunirent aux premiers. Le 11 août 1695, toute la flotte ennemie entra dans la rade, et les galiotes à bombes commencèrent à tirer.

C'était un siège par mer en règle.

La ville fit ses préparatifs de défense. Les habitants transportèrent dans la basse ville, à l'abri des projectiles incendiaires, tout ce qui eût pu alimenter l'incendie ; des barriques d'eau furent disposées dans les rues, et l'on dressa des batteries pour répondre au feu des assiégeants.

Jean Bart fut chargé de défendre un des forts, dans lequel il se rendit avec son fils Cornil. Il y fit merveille, coula les brûlots ennemis, éventa leurs navires, rendit vaines toutes leurs tentatives, et inspira son courage à tous ceux qui l'entouraient.

Les alliés furent obligés de lever le siège sans avoir réussi. Ils avaient jeté plus de douze cents bombes dans la ville, mais tout fut inutile contre le courage et la vigilance des assiégés. Dunkerque n'éprouva presque aucun dommage et fit subir des pertes à l'ennemi.

La part de Jean Bart dans ce siège mémorable fut bien particulièrement glorieuse, puisqu'en récompense de sa belle conduite, il reçut de Louis XIV un brevet de deux mille livres de pension en même temps qu'un diplôme de lieutenant pour son fils.

Cornil n'avait que dix-huit ans ; mais il s'était montré le digne fils de l'héroïque Jean Bart, et avait rendu d'immenses services pendant le long siège de sa ville natale.

Au commencement de l'année 1696, Jean Bart reçut du roi une marque d'estime qui dut le toucher bien plus que toutes les distinctions honorifiques ou les pensions. Louis XIV, voulant coopérer d'une manière directe et très-active à la restauration de Jacques II en Angleterre, fit préparer une flotte nombreuse et chargea Jean Bart d'en prendre le commandement général et d'aller rétablir le roi déchu sur son trône, ou du moins de le conduire avec une petite armée sur les côtes d'Angleterre.

L'intrépide capitaine dut être bien fier d'avoir fixé sur lui le choix du roi, qui se connaissait en hommes. La pusillanimité de Jacques II fit avorter l'expédition. Quand le malheureux monarque apprit qu'une puissante flotte anglo-hollandaise croisait dans la Manche, il n'osa point courir la chance d'une bataille et revint à Saint-Germain.

Pour dédommager son brave capitaine de cette expédition manquée, Louis XIV envoya l'ordre à Jean Bart d'utiliser les navires qu'il avait sous la main dans le port de Dunkerque, et de s'en aller croiser dans le Nord pour entraver le commerce de nos ennemis.

L'idée était bonne, car depuis deux ans bientôt les mers du Nord étaient libres de toute croisière française, et le commerce tant anglais que hollandais, avait lancé ses flottes dans toutes les directions.

En tombant à l'improviste dans ces parages sans défiance, Jean Bart allait pouvoir faire des prises énormes.

La nouvelle de son prochain départ tourna toutes les têtes ; des gens qui n'avaient jamais navigué réclamèrent l'honneur de le suivre ; quelques armateurs demandèrent à partager avec lui les profits et la gloire de l'expédition ; le commissaire de la marine, M. du Vergier, déclara qu'il s'embarquerait en personne afin de constater les prises et d'en rendre compte au gouvernement.

Et pourtant cette course présentait des dangers sans nombre ;

il fallait d'abord sortir de la rade, étroitement bloquée toujours par les flottes ennemies, puis se défendre en mer aussi bien qu'attaquer.

Mais Jean Bart commandait l'escadre, et son nom seul était une garantie. A l'ombre de son sabre, on ne craignait rien. L'armement se fit à la hâte. Jean Bart désigna sept frégates et un brûlot. A cet escadre, déjà imposante, devaient se joindre trois bâtiments d'armateurs. L'intendant, dont l'enthousiasme s'était sensiblement refroidi en quelque jours, vint trouver le chef de l'expédition pour lui demander s'il avait compté les bâtiments ennemis qui croisaient en rade.

— J'ai compté vingt-deux vaisseaux de guerre, répondit Jean Bart.

— Et vous avez l'intention de traverser cette barrière ?

— Cette nuit même.

— Sans combattre.

— A quoi bon ? Les belles prises sont plus loin.

Jean Bart avait bien compté. Dans la soirée de ce jour, 17 mai 1696, il monta sur les dunes, comme il avait déjà fait une fois, et se rendit compte par ses yeux de la position respective des bâtiments du blocus.

Il redescendit au port et donna l'ordre à tous ses gens de se tenir prêts pour minuit. Un départ semblable à celui que nous connaissons s'opéra dans l'ombre. Les canonnières, la mèche à la main, étaient aux pièces, mais aucun ne fit feu, car la flotte ennemie semblait dormir du plus profond sommeil.

Au jour, l'escadre était hors de vue, et Jean Bart dit au commissaire de marine, qu'il avait à son bord :

— Tonnerre de bombe ! monsieur, les choses commencent bien ; mais nous aurons du canon !

VIII

Jean Bart avait compté sans la peur qu'il inspirait au commerce hollandais ; on avait su qu'il était sorti du port de Dunkerque, et en quinze jours les routes de la mer étaient devenues désertes. Pendant un grand mois l'escadre ne rencontra aucun bâtiment, et cependant Jean Bart savait qu'une flotte de plus de cent vaisseaux marchands devait passer sous la protection de cinq navires de guerre.

Enfin, le 13 juin, lassé d'attendre, il expédia des éclaireurs, et apprit que cette flotte était au large et qu'elles se dirigeaient à toutes voiles vers les côtes de la Hollande.

Jean Bart s'en rapprocha et la suivit pendant cinq jours, jugeant qu'il lui serait plus facile de s'en emparer en vue des côtes qu'en pleine mer.

Le moment de l'attaquer était venu, le capitaine prit ses dispositions. Les armateurs devaient séparer les vaisseaux marchands de leur escorte, tandis que Jean Bart tomberait sur cette dernière.

Jamais peut-être la mer du Nord n'avait vu plus formidable attaque, ni plus héroïque défense ; le capitaine Baching, qui commandait les bâtiments de l'escorte, se fit tuer à son poste d'honneur de la main de Jean Bart, et il fallut prendre à l'abordage les cinq bâtiments l'un après l'autre.

Cinquante-cinq navires de la flotte marchande purent échapper, à la faveur du combat. Les quarante-cinq autres restèrent aux mains des armateurs.

Le vent du large avait à peine balayé la fumée de la bataille, qu'on aperçut au loin treize vaisseaux de guerre qui accouraient à la défense de leurs compatriotes. Le danger était grand. Outre qu'il avait perdu du monde et que les survivants étaient harassés, Jean Bart se sentait embarrassé par les prises qu'il avait faites.

Il prit, dans cette nécessité pressante, des mesures énergiques. Il commença par brûler quatre des vaisseaux de guerre capturés, plaça ses prisonniers sur le cinquième dont il encloua les canons et noya la poudre. Ordre fut donné aux prisonniers de le conduire à Dunkerque, et pour garantie de l'exécution de cet ordre, deux capitaines ennemis furent retenus comme otages sur l'escadre française.

Restait le long convoi des marchandises. Jean Bart entassa les cargaisons dans les quinze plus grands, mit le feu aux trente autres, puis l'escadre déploya ses voiles et s'échappa au large pour rentrer quelques jours après à Dunkerque sans autre aventure.

M. le commissaire général de la marine du Vergier n'avait pas été inutile pendant l'expédition. En sa qualité de représentant du trésor public, il avait surveillé la dépense, empêché le gaspillage, pesé les rations, et était venu se plaindre un jour à Jean Bart que la dépense du suif était trop considérable.

Le capitaine sourit de l'intention qu'avait M. le commissaire général de faire des économies de bouts de chandelle.

— Vous savez, lui dit-il qu'on sonde à chaque instant du jour et de la nuit, et que le fil de sonde est graissé à chaque opération.

— J'y veillerai.

— C'est bien, monsieur ; je vais donner l'ordre qu'on vous prévienne à chaque coup de sonde. Vous pourrez ainsi constater la dépense de suif.

Le commissaire ne comprit pas, salua gravement et se retira. A la nuit on le prévint qu'on allait sonder. Il se rendit sur le pont pour assister à l'opération.

Une heure après, même invitation, puis encore une heure après ; puis de demi-heure en demi-heure, toute la nuit, si bien qu'au jour il envoya promener les sondeurs et comprit enfin que Jean Bart s'était moqué de lui.

La dernière victoire du hardi capitaine avait épouvanté le commerce hollandais ; aucun navire de ce pays n'osait plus sortir.

Louis XIV appela de nouveau à Versailles son vaillant champion, et lui dit qu'il ne le retiendrait pas longtemps.

Il voulut lui annoncer lui-même qu'il le nommait chef d'escadre.

Pour tout remerciement, Jean Bart lui dit avec un noble orgueil :

— Vous faites bien, sire !

En même temps qu'il était un grand marin, le nouveau chef d'escadre n'avait jamais cessé d'être un excellent père. Il avait, cette fois, amené son fils Cornil à la cour pour lui faire prendre l'air du beau monde et le civiliser autant que cela se trouvait dans la mesure du possible.

Cornil n'avait fait aucune difficulté. De bons souvenirs le rappelaient dans ce monde où comtesses et marquises avaient d'adorables faiblesses pour les loups de mer. Le brave enfant était beaucoup plus civilisé que ne le pensait son illustre père, et il fut introuvable toute une soirée quand vint l'heure de reprendre le chemin de Dunkerque.

— Tu as donc peur de ce monde élégant, tonnerre ! éclata Jean Bart en le retrouvant de la soir, fort tard, dans sa chambre.

— Pourquoi ? demanda Cornil.

— Tu te caches !

— Il y a se cacher et se cacher.

— D'où viens-tu ?

— De prendre une leçon de politesse.

— Tiens-toi prêt pour partir demain à la première heure.

— Impossible !

— Pourquoi ça ? tonnerre !

— Parce qu'ayant reçu ce soir une leçon, j'en rends une demain, dans la matinée. Donnant, donnant !

Jean Bart ne comprit pas le sens de cette réponse, et n'en demanda pas davantage. Cornil profitait si bien de son séjour à Versailles et prenait de si beaux airs, que l'excellent père, faible comme tous les cœurs aimants, consentit à retarder son départ.

Au point du jour, le lendemain, Cornil sortit en grande tenue.

Jean Bart ne songea même pas à lui demander où il allait ainsi.

Le soir, le ministre de la marine appela le chef d'escadre, et lui dit avec le plus grand sérieux :

— Eh bien, monsieur Bart, il paraît que votre fils en fait de belles ! Sa Majesté sait tout ce qui s'est passé.

— Sa Majesté en sait plus que moi, répondit le marin.

— Vous ignorez ce duel ?

— Un duel ?

— A la suite d'une aventure d'amour.

— Ces choses-là ne se disent point aux pères, monseigneur ; voilà pourquoi Cornil ne m'en a rien dit.

— Il a presque tué le comte X.

Ça ne m'étonne pas, monseigneur ; Cornil est la plus fine lame qu'on puisse trouver sur les flottes de Sa Majesté.

— Monsieur Bart, c'est une affaire qui peut faire du bruit ; je vous conseille de ne pas demeurer davantage à Versailles ; je serais désolé d'avoir à sévir contre un officier du mérite de votre fils.

Moitié grondant, moitié souriant d'orgueil, Jean Bart emmena Cornil à Paris, où il avait reçu l'ordre d'attendre le bon plaisir de Sa Majesté.

Il fut ensuite dit au nouveau chef d'escadre de se rendre à Dunkerque sans délai pour prendre le commandement d'une nouvelle expédition.

Il s'agissait de conduire le prince de Conti en Pologne, où la vacance du trône, ouverte par la mort de l'illustre Jean Sobieski, appelait les prétendants pour la prochaine élection.

Jean Bart seul pouvait conduire sain et sauf le candidat de Louis XIV. Il ne partit de Dunkerque que le 6 septembre 1697, pour arriver à Dantzick le 26 du même mois.

Le prince de Conti n'était pas un homme énergique, tant s'en faut. Les croisières ennemies le faisaient trembler, et un jour il dit à Jean Bart :

— Ces gros bâtiments, que nous venons d'éviter, auraient pu nous prendre, s'ils nous avaient attaqués au passage.

— Nous prendre ? répondit Jean Bart, ni eux ni d'autres !

— Qu'auriez-vous fait ?

— Tonnerre de bombe ! mon prince ; plutôt que de me rendre, j'aurais fait mettre le feu au vaisseau ; nous aurions sauté et ils ne nous auraient pas pris.

— Vous eussiez fait cela ? dit le prince avec terreur.

— Cornil était descendu à la sainte-barbe et eût mis le feu aux poudres.

— Le remède est pire que le mal ; je vous défends d'en faire usage tant que je serai sur votre vaisseau !

Jean Bart ne promit point d'obéir. Il est probable qu'il mettait son honneur de marin au-dessus de la vie d'un prétendant, et qu'il eût fait sauter en l'air, plutôt que d'amener son pavillon, toutes les ambitions de M. le prince de Conti.

Le prince fut moins heureux dans ses desseins que dans son voyage ; l'élection trompa son attente et nomma au trône de Pologne l'électeur de Saxe, qui prit le nom d'Auguste II.

Quant au candidat français évincé, Jean Bart le ramena où il l'avait pris.

La paix de Ryswick calma l'Europe, et le brillant chef d'escadre se reposa de ses longues fatigues, au milieu de sa nombreuse famille. Il n'avait que cinquante ans et était dans la force de l'âge.

Le héros couvert de gloire devint dans son intérieur un père tendre et attentionné. Il emmenait souvent ses enfants à la campagne, chez un brave oncle, curé de Drinckam, où il faisait tous les frais de la maison pendant ses nombreux séjours.

La paix de Ryswick avait été signée en septembre 1697. Au commencement du printemps de 1698, voyant que cette paix promettait d'être durable, Jean Bart fit de grands préparatifs de départ, et annonça à sa famille qu'on allait passer au moins trois mois dans la belle saison chez l'abbé Nicolas Bart, à Drinckam.

(A continuer.)

LE PATRIOTISME EN ALSACE.

On sait que le patriotisme, lorsqu'il est comprimé de façon ou d'autre, trouve toujours des moyens de s'affirmer d'une manière touchante et inattendue. Le journal *La Patrie*, de Genève, nous en apporte une nouvelle preuve, et cette preuve lui est fournie par les Alsaciennes :

Il nous est communiqué, dit ce journal, un fait qui prouve combien les Alsaciens tiennent à la France, et comment par tous les moyens en leur pouvoir ils montrent leurs affections. Ainsi, défense a été faite aux dames de porter des vêtements aux trois couleurs françaises ; que font-elles ? elles s'entendent trois ensemble, et chacune porte un vêtement quelconque, ou ruban etc., d'une couleur différente ; à la promenade, on ne voit plus que des réunions de trois dames dont l'une a par exemple : un chapeau avec rubans rouges, l'autre avec rubans blancs, et la troisième avec rubans bleus. Il en est de même pour les corsages, les robes, etc. Rien de plus curieux que cette bigarrure.

Il a été récemment fabriqué des chemises dont le fond est ou bleu ou blanc ; sur ce fond sont imprimées des lettres à distance les unes des autres, comme des petits bouquets imprimés et semés sur étoffe ; ces lettres sont : FRANCE et sont en couleurs qui s'allient avec celle de l'étoffe, forment les trois couleurs françaises.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

MARIAGE.

A Danielsonville, Conn., le 27 Août, par le Rev. J. Prinsen, M. François Tétraut, à Dlle. Céline St. Onge. Les garçons et filles d'honneur étaient M. A. A. Rinfrette et Dlle. Flavie St. Onge, M. O. Demers et Dlle. Marie St. Onge, M. U. L. Rocheleau et Dlle. Marie M. Bouchard.

DÉCÈS.

A Milford, Mass., le 4 courant, Séraphine Miller, épouse de Louis Laviolette, à l'âge de 29 ans et 7 mois.